

CHAPITRE 1

« FOR MI DA BLE ! »

Détachant intentionnellement les syllabes, il ne pouvait retenir ce cri. A peine 18 ans, Marcel Arpajou, engagé volontaire dans l'armée depuis bientôt 3 mois, n'osait rompre le charme de cette situation idyllique et restait planté au milieu de sa cabine première classe ! Il prévoyait une nuit d'insomnie en raison de son état d'excitation. Il s'allongea tout de même, mains sous la nuque, sur la couchette dont les draps parfumés soulevèrent en lui un sentiment de compassion. Ses compagnons d'armes s'entassaient en fond de cale dans laquelle des brancards, au confort douteux, faisaient office de literie. Cette chaleur torride qui sévissait en ce début du mois de juillet 1941 ne devait pas faciliter la traversée. Une odeur fétide de transpiration humaine s'échappait de l'écoutille béante. D'ailleurs, tout le midi méditerranéen, même les nuits, suait de tous ses pores !

Dans cette position propre à la méditation, il se remémora ce passé récent, et plus particulièrement ces moments d'intimité autour de la table familiale lors de ce repas où les paroles de son père, Joseph, résonnaient encore à ses oreilles. Sa douce maman Yvonne, auparavant informée du conseil paternel, n'avait pu retenir ses larmes.

« Tu viens de faire 18 ans, avait attaqué le chef de famille, et ton avenir ne s'annonce pas sous les meilleurs auspices. Le pays

est coupé en deux, mais l'occupant ne tardera pas à l'envahir totalement. A ce moment-là, toi et tous ceux en âge de combattre serez en danger. Pour sauver ta peau, comme on dit familièrement, une seule solution, à mon avis : engage-toi dans l'armée française libre au côté de De Gaulle. On t'expédiera vers nos colonies où nos forces sont en train de se regrouper ».

D'où tenait-il ces informations ? Simple intuition de sage ou fin analyste conscient de la situation internationale ? Propos entendus sur les quais lors de ses vacances professionnelles ?

De par le métier du père Arpajou, la famille occupait un logement de fonction dans la caserne des douanes, située à l'entrée du quartier de la Citre à Port-Vendres. Lors des retrouvailles au mess après leur service, parmi les blagues et les galéjades au cours des parties de belote ou rami, les gabelous échangeaient entre eux leurs inquiétudes. En ce sens, ils ne faisaient qu'interpréter les propos tantôt alarmistes tantôt édulcorés de leur hiérarchie.

Dès le lendemain suivant ce conseil paternel, Marcel avait avisé son patron artisan-maçon de son départ imminent. Dans la foulée, le 9 mars 1941, il signait un engagement de 4 ans dans l'armée française. La tournée des séparations auprès de ses connaissances et amis se déroula dans une ambiance bon enfant. Seule, celle auprès d'Antoine Pérez, Monsieur Antoine comme l'appelait Marcel, fut empreinte d'émotion. En effet, propriétaire du bureau de tabacs sur le quai Forgas, Monsieur Antoine dirigeait, surtout en qualité de président le Football Club de Port-Vendres¹. A ce titre, il avait décelé chez le jeune Arpajou le talent d'un futur grand joueur au poste de demi-centre². Dans la perspective d'une carrière professionnelle pour son jeune poulain, il avait contacté un responsable de l'équipe de Sète dont le club phare évoluait en première division du championnat de France. Après l'avoir supervisé au cours d'un match, le recruteur proposa immédiatement à Marcel un pré-contrat semi-professionnel pour la future saison. Jouissant d'un emploi du temps aménagé, il aurait

1. Authentique.

2. Actuellement, milieu de terrain offensif.

pu concilier un travail d'auxiliaire à la gare de Frontignan avec les entraînements sportifs à Sète. Telles étaient les clauses alléchantes du contrat que notre futur champion s'empressa d'accepter. Sa signature ne devenait effective qu'au début de la saison suivante.

Hélas, la situation du pays et la décision irrévocable de Marcel firent capoter cet avenir aux promesses alléchantes. Bon gré mal gré, Monsieur Antoine accepta son départ et le pria de continuer dans la mesure du possible, à s'entraîner en vue d'une éventuelle et souhaitable fin des hostilités. Difficile séparation, inutile d'épiloguer !